



HAL
open science

Ainsi soit elle : intellectuelle et toujours rebelle

Sandrine Aragon

► **To cite this version:**

Sandrine Aragon. Ainsi soit elle : intellectuelle et toujours rebelle : De l'approche de la réception des lectrices au constat de la persistance des stéréotypes dans la réception des femmes intellectuelles jusqu'à nos jours. Littéraire - Pour Alain Viala, tome 1, Artois Presses université, pp 243-253, 2018, 978-2-84832-313-8. hal-02468293

HAL Id: hal-02468293

<https://hal.science/hal-02468293>

Submitted on 10 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sandrine ARAGON « Ainsi soit elle : intellectuelle et toujours rebelle »

**De l'approche de la réception des lectrices
au constat de la persistance des stéréotypes
dans la réception des femmes intellectuelles jusqu'à nos jours**

Débutant ma thèse sous la direction d'Alain Viala, j'essayais d'appréhender les représentations de lectrices dans les textes de fiction et de cerner leur évolution dans la littérature quand est sorti l'essai de Georges Molinié et Alain Viala, *Approches de la réception*¹. J'ai alors trouvé brillante leur proposition de mettre en parallèle la rhétorique classique de construction du discours et celle du lecteur. Pour comparer les représentations de lectrices, j'ai donc utilisé une grille de lecture appelée « la rhétorique de la lectrice », en référence à la « rhétorique du lecteur » proposée dans *Approches de la réception*, de façon à étudier à la fois les choix de lecture, les objectifs, les lieux, les méthodes et capacités de lecture et les conséquences que les auteurs attribuent à la lecture. Cette étude m'a permis de dessiner l'évolution des représentations sur trois siècles, du XVII^e au XIX^e siècle². Aujourd'hui, plus de vingt ans après, on ne peut que constater que certaines de ces images et des stéréotypes dont les femmes intellectuelles font l'objet ont la vie dure : ils persistent à travers les siècles, renaissent sous des formes différentes et perdurent jusqu'à nos jours.

Quels sont donc ces stéréotypes, ces images qui reviennent régulièrement à propos des femmes lettrées et que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les médias ?

Au XVII^e siècle

Au XVI^e siècle, la querelle des femmes pose la question de l'éducation des femmes : faut-il apprendre à lire aux femmes ? Est-il bon de les instruire ? Mais elles sont encore très peu nombreuses à savoir lire et écrire et à participer à la vie littéraire et les figures d'intellectuelles sont encore peu représentées.

Au XVII^e siècle, au milieu du siècle, le nombre de femmes instruites s'accroît, sous l'effet de deux causes : tout d'abord, la première grande vague d'alphabétisation féminine dans les

¹ Georges Molinié et Alain Viala, *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, PUF, « Perspective littéraire », 1993.

² Sandrine Aragon, *Des liseuses en péril, images de lectrices dans les textes de fiction (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2003.

villes. La contre-réforme catholique, pour contrer la religion réformée, crée des groupes de religieuses enseignantes. Ensuite, la multiplication des salons au milieu du siècle donne l'occasion aux femmes de recevoir chez elles lettrés et artistes, de se former et de participer à des activités autour du livre.

Le mouvement qu'on nomme la préciosité met la femme au cœur d'une réforme de la société, en faveur de plus de civilité et de galanterie dans les mœurs et le langage. Des dames prétendent s'occuper de bien parler, sélectionner les bons auteurs et les bons ouvrages.

Immédiatement, des images fortes de « précieuses ridicules » envahissent la scène romanesque et la scène théâtrale et, entre 1656 et 1661, le personnage est à la mode. Ces femmes sont accusées de s'enticher de n'importe quel auteur ridicule sans le comprendre, d'avoir plus d'intérêt pour les ragots que pour les vrais ouvrages, de parler avec affectation, d'« être des façonnnières », d'avoir des prétentions extraordinaires et de dominer les hommes, telles des amazones. Certaines caricatures de l'époque invitent à rectifier l'esprit de ces demoiselles des ruelles, avec Lustucru, celui qui, dans les caricatures de l'époque, rétablit les têtes dérangées de certaines. Ces images faisaient rire, au théâtre, même les instigatrices du mouvement précieux, car les pièces invitaient surtout à rire, bien sûr, des bourgeoises qui imitaient ces grandes dames, et non des plus célèbres salonnières.

Cependant, ces images ridicules ont marqué les esprits féminins et on trouve ensuite, dans les ouvrages de la décennie suivante, des images de « lectrices sages et honnêtes » qui savent se taire, et parler avec le naturel et la modestie qui conviennent aux femmes. Mlle de Scudéry invite ses lectrices à être modérées dans leurs commentaires comme dans leurs essais d'écriture, afin de ne pas donner prétexte à rire des femmes. Dans la *Critique de l'École des Femmes*, Molière met lui aussi en scène un personnage de femme mesurée, Uranie, qui invite ses consœurs à être raisonnables. Ainsi, agiter ces épouvantails ridicules est bien parvenu à faire taire certaines femmes et à rectifier leurs comportements.

Ces images évoluent, à la fin du XVII^e siècle, en deux types de lectrices : d'un côté, les représentations de personnages de « vierges folles », des jeunes filles qui lisent des romans et s'identifient totalement aux héroïnes (dans *la Fausse Clélie* de Subligny ou avec Javotte dans *Le Roman bourgeois* de Furetière). La femme qui lit des romans est décrite en termes médicaux, comme atteinte de folie, l'esprit dérangé par ses lectures. C'est le propre de jeunes filles qui découvrent la lecture en cachette et s'en trouvent « entêtées », l'esprit corrompu et empoisonné par la lecture. Parallèlement, parfois dans la même œuvre, des images de « femmes savantes » connaissent le succès : la femme savante se passionne pour les sciences (alors que les premiers cours scientifiques apparaissent à Paris et deviennent des sujets de

discussions dans les salons) mais sans toutefois maîtriser ce dont elle parle. Elle prétend à des domaines savants sans éducation : philosophie, grammaire, droit... et entend rivaliser avec les plus grands. Philaminte déclare dans *Les Femmes savantes* de Molière : « Platon s'est au projet simplement arrêté, / Quand de sa république, il a fait le traité. / Mais à l'effet entier, je veux pousser l'idée. »³ La femme savante est insupportable pour son époux et sa famille, par sa prétention et son goût du pouvoir. Appelée « virago », elle n'est autre qu'une rivale ridicule des hommes.

Avec la Querelle des anciens et des modernes, des images opposées s'affrontent. Les anciens sont partisans d'une sphère qui exclut les femmes et mettent en valeur ces images ridicules issues d'une tradition misogyne chrétienne : c'est Eve qui, en mordant dans la pomme du savoir, entraîne la chute. En regard, les modernes valorisent l'entrée des femmes dans le lectorat et même dans le champ des auteurs, puisque des groupes de femmes écrivant des contes se créent, autour de Mlle Lhéritier notamment, la nièce de Charles Perrault. Quand on compare les images des contes écrits par des femmes et par des hommes, on constate d'ailleurs des différences dans les représentations : dans les écrits féminins, les fées prennent plus souvent leurs grimoires pour étudier des questions importantes et donnent plus d'importance au beau langage des demoiselles ainsi qu'à la lecture. C'est le début d'une lente évolution de l'image des femmes qui, dans les représentations du XVIII^e siècle, vont se trouver de plus en plus accompagnées de livres et dépourvues de ridicule.

La femme et le livre au XVIII^e siècle

La mode des contes va profiter aux représentations de femmes lisant et accédant au savoir grâce au livre. Le motif va même connaître une fortune certaine dans les contes libertins qui se développent au début du XVIII^e siècle. La femme qui lit attire par la dimension secrète de ses pensées et devient un sujet érotique : dans les illustrations de contes libertins, ces demoiselles sont dépeintes lisant d'une main, l'autre occupée sous la robe. Les plaisirs de la petite oie, de l'onanisme féminin, à la lecture de contes licencieux sont au cœur de romans érotiques à succès tel *Thérèse philosophe*. Les médecins, Tissot ou Bienville, expliquent que la lecture déclenche des fureurs utérines chez les femmes, aisément sujettes à la

³ Molière, *Les Femmes Savantes*, (III, 2) [In] œuvres complètes, volume 4, Paris, Garnier Flammarion, 1979, p. 335.

nymphomanie⁴. Mais les lecteurs aiment à s'introduire en observateur caché – derrière le trou de la serrure, dans l'intimité de la femme, dans ses lectures au lit – se dissimulant sous l'oreiller avec Crébillon ou dans l'introduction des *Bijoux indiscrets* de Diderot. Dans les images comme dans les textes, la femme qui lit au lit ne peut avoir que des pensées libertines : qu'elle lise un livre de morale ou de philosophie, elle est une femme prête à vivre tous ses fantasmes et à passer à l'acte sexuel⁵. La lecture féminine est souvent accompagnée par un homme, maître de lecture, qui guide l'éducation intellectuelle et sexuelle de la femme.

Au milieu du siècle, Rousseau suscite un bouleversement fondamental. Il reprend ce modèle de lectrice avec son maître de lecture dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse* pour créer un personnage de jeune fille sage lectrice, une lectrice qui épouse l'homme choisi par son père et devient une mère, une amie et une épouse fidèle. Vivant entouré de femmes qui l'hébergent et le financent, Rousseau crée ce personnage de sage lectrice qui a un succès fou auprès des lectrices, en même temps qu'il multiplie les anathèmes misogynes. Il écrit en exergue du roman : « Jamais fille chaste n'a lu de roman »⁶. Et dans son traité *L'Emile ou de l'Education*, il donne à Emile pour femme, Sophie, qui pour être l'épouse idéale doit être une terre non cultivée ; son mari choisira seul les connaissances à lui donner à l'âge adulte. Peu de lecture surtout car : « toute fille lettrée restera fille toute sa vie tant qu'il n'y aura que des hommes censés sur la terre »⁷

Après lui, la collusion entre lectrice et libertine perdure, sous la plume de l'abbé Prévost, de Mirabeau ou de Laclos dans *Les Liaisons dangereuses*. Les femmes qui lisent ne sont plus toujours accompagnées d'un homme formateur : la marquise de Merteuil a fait son éducation dans les livres, sans aide masculine, en autodidacte. Ainsi, la femme n'a pas toujours besoin de l'homme pour la former et la nécessité d'une éducation féminine est le sujet d'un traité de Laclos, *De l'Education des Femmes*, où il reconnaît qu'il faut qu'elles aient quelques connaissances pour gérer famille et domaine. Les paradoxes de Rousseau restent présents dans les écrits d'auteurs tel Rétif de la Bretonne, qui condamne les « autrices » et fait dire à son personnage Gaudet dans *La Paysanne pervertie* : « si je voyais à la promenade une jolie femme qui me plut infiniment, il suffirait de me dire : elle est autrice, elle a fait tel ou tel

⁴ Tissot SA, *Onanisme, dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, 1761, et *De la Santé des gens de lettres*, Benoit Duplain libraire, 1758 et Bienville MDT, *La Nymphomanie ou traité de la fureur utérine*, 1771, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1778.

⁵ Voir l'étude de Jean-Marie Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lectrices et lecteurs de livres pornographiques au XVIII^e siècle*, Aix en Provence, Alinéa, 1991.

⁶ Jean Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier, 1960, Préface p. 4.

⁷ Jean Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion, 1966, livre cinquième, p. 537

ouvrage, pour m'inspirer à son égard un dégoût si complet, qu'il irait jusqu'aux nausées »⁸
Être femme et écrire, c'est se ranger selon lui sous l'exemple de Sapho : « Je leur demande si elles souhaitent qu'on leur attribue les mœurs de cette lesbienne ? Toute femme qui se produit en public, par sa plume est prête à s'y produire comme actrice, j'oserais dire comme courtisane »⁹. Pourtant, en même temps, dans *Les Contemporaines*, il cite plus de vingt femmes qui voient ainsi leur nom introduit au panthéon des auteurs contemporains – et mieux vaut être condamnée pour « sortir de la modestie de son sexe » mais être citée et connue, que d'être ignorée de tous ; mieux vaut l'insulte que l'indifférence et le silence pour les femmes, peu reconnues et invitées à publier sous l'anonymat.

Paradoxalement, Rousseau va entraîner les femmes à écrire. Elles vont s'investir dans les romans pédagogiques ou les traités d'éducation, telles Mme d'Épinay ou Mme de Genlis. Ces dernières décrivent des mères attentives et dévouées à l'éducation de leurs filles et accordent beaucoup plus de savoir aux femmes que n'en donnait Rousseau. « Pour instruire, il faut être instruite », affirme Mme d'Épinay¹⁰; pour former des mères qui seront de bonnes éducatrices, il faut donc une bonne formation. Le programme tracé par Mme de Genlis dans *Adèle et Théodore* s'étend de 6 mois à 20 ans pour les deux sexes. Ces femmes vont remplacer le couple libertin constitué du maître de lecture et de la fille perdue, par celui de la mère attentionnée et de sa fille sage. On le retrouve dans la peinture, avec les sages lectrices de Fragonard (dans *l'Étude*) ou sous le pinceau d'Elisabeth Louise Vigée-Lebrun, qui se peint avec sa fille Julie.

Ces femmes auteures de livres d'éducation vont accéder aux honneurs : Mme d'Épinay et Mme de Genlis sont en lice pour le prix Monthyon, qui récompense l'ouvrage le plus utile à la société et c'est Mme d'Épinay qui l'emporte ; parfois les rivalités les font s'affronter et elles ne sont pas toujours tendres entre elles. Mme de Genlis est la première femme à être gouverneur d'un prince (le futur Louis-Philippe) et pas seulement nourrice ou gouvernante de l'enfant, mais on l'accuse d'avoir obtenu ses fonctions parce qu'elle était la maîtresse du duc de Chartres et d'être une Messaline éducatrice, même si elle est l'auteure d'un traité éducatif de 800 pages. Mme du Chatelet publie ses traductions de Newton ainsi que des essais qui gagnent des prix dans les académies scientifiques. Des femmes plus âgées, comme Mme du

⁸ Rétif de la Bretonne, *la Paysanne pervertie*, 1784, édition de Béatrice Didier, Paris, Garnier Flammarion, 1972, p. 354.

⁹ Rétif de la Bretonne, *la Paysanne pervertie*, 1784, édition de Béatrice Didier, Paris, Garnier Flammarion, 1972, p. 354.

¹⁰ Madame D'Épinay, *Les Conversations d'Emilie*, Oxford Voltaire Foundation, 1996, douzième conversation, p. 238

Deffand, lancent des piques sur son visage et ses tenues peu soignées. Les insultes faites aux femmes intellectuelles ne sont pas le monopole des hommes. Certains hommes soutiennent d'ailleurs ces femmes intelligentes et instruites : Voltaire partage la vie de Mme du Chatelet, Poullain de la Barre défend la nécessité de leur instruction.

La fin du siècle et la Révolution voient s'épanouir des images positives de femmes libres qui apprennent seules à se diriger dans le champ social et réussissent durant la période révolutionnaire, dans les romans d'émigration notamment. La liberté permet à certaines de voyager, de s'instruire, de converser, et les oblige à prendre des initiatives. Mais cette période sera de courte durée, comme celle des femmes révolutionnaires engagées, qui seront vite invitées à retourner dans leur foyer pour tricoter plutôt que de fréquenter les assemblées politiques. Les intellectuelles les plus connues sont guillotonnées, telles Olympe de Gouges ou Mme Roland.

Le XIX^e siècle : la restauration de certaines images repoussoirs

Avec la Restauration, on constate au XIX^e siècle un fort retour des images négatives des femmes désirant se cultiver. Dès le début du siècle, les auteures décrivent les déboires de celles qui prétendent être instruites et raisonner. Le mal du siècle touche aussi les femmes, désabusées après la Révolution. Mme de Staël, dans *Delphine* puis *Corinne*, peint les difficultés des femmes qui ont de l'instruction et qui demeurent incomprises et enserrées dans les carcans des représentations idéales du beau sexe.

Reviennent alors au premier plan des personnages de jeunes filles qui lisent beaucoup, comprennent leurs lectures désormais, mais pérorent dans les salons et sont rejetées de ce fait par les hommes, telle Mathilde de la Môle dans *Le Rouge et le Noir* ; Indiana, Valentine ou Lélia de George Sand témoignent des difficultés de femmes avec un peu de culture au début du siècle. Celles qui prétendent ainsi parler littérature sont désignées désormais sous le terme de « bas bleu ». Le terme est d'abord positif, puis utilisé de façon négative comme « précieuse ». Les représentations reprennent d'ailleurs des formes des précieuses ridicules, mais ce n'est plus pour rire d'elles, sauf dans quelques caricatures ; au XIX^e siècle, on les condamne et on les abandonne au célibat.

De même reviennent les images de « femmes savantes ». Dans le *Secrétaire intime*, George Sand peint une princesse au savoir immense, mais vivant isolée sans amour. Dans *La Muse du département* puis dans *Béatrix*, Balzac s'inspire de son amie George Sand et de ses émules. Camille Maupin dans *Béatrix* est une auteure à succès, condamnée à n'être pas aimée,

à être « cette monstrueuse créature qui tenait de la sirène et de l'athée, formait une combinaison immorale de la femme et du philosophe »¹¹. L'auteure brillante est exclue de la communauté des épouses désirables ; sa destinée est de rester seule. Les caricatures s'amuse des femmes qui prétendent à l'écriture : comment peuvent-elles se diviser entre tâches ménagères et travail lettré ? Ces femmes ne peuvent être de bonnes épouses. Celles qui prétendent parler littérature ou politique sont des monstres transgenres, telle George Sand qui ose porter le pantalon et fumer le cigare.

Pourquoi cette montée de boucliers ? La seconde moitié du XIX^e siècle voit l'avènement de la seconde vague d'alphabétisation féminine, qui touche les campagnes. Avec l'école publique, tout le monde va apprendre à lire, garçons et filles, et on constate une nette progression du lectorat féminin. Ce phénomène inquiète, ainsi que la montée de femmes qui se font un nom dans la sphère littéraire, comme George Sand, et qui créent des vocations. Le développement du roman au XIX^e siècle est aussi un phénomène qui donne la part belle aux héroïnes féminines, et face à cela réapparaissent les images répulsives des stéréotypes négatifs.

La jeune lectrice qui lit seule et se perd du fait de ses lectures, celle qui était baptisée « vierge folle » au XVII^e siècle, revient aussi sous la forme de personnages de lectrices du peuple perdues du fait de leurs lectures – *Graziella* de Lamartine ou la plus connue, Emma Bovary, dont le nom a donné par dérivation la création du « bovarysme », mode de lecture supposé typiquement féminin, avec identification au personnage et perte de réalité (alors même que Flaubert se serait écrié : « Madame Bovary, c'est moi. »). La femme n'est pas faite pour les lectures savantes : elle ne peut lire qu'en s'imprégnant, car son imagination est faible, comme les médecins continuent de l'écrire. Les peintres s'en amusent comme les caricaturistes, tels Daumier et d'autres encore.

Toutes ces images qui avaient disparu au XVIII^e siècle reviennent donc sous de nouvelles formes au XIX^e siècle, alors même que les lectrices sont de plus en plus présentes en peinture, dans les tableaux des impressionnistes, en littérature, dans la société.

Et au XX^e siècle ?

Au début du XX^e siècle, de grandes femmes sont célèbres. Mais comme au début du XVIII^e siècle, la femme lettrée et la femme libertine sont souvent associées. Les auteurs affectionnent les femmes fatales et héroïnes dangereuses, telle Salomé ou Cléopâtre, figures

¹¹ Balzac, *Béatrix* (1839), Paris, Folio, Gallimard, 1979, p. 97.

de la fin du siècle décadent. Face à ces images célèbres, les femmes auteures s'affichent sulfureuses. Il semble qu'elles adoptent le modèle qu'on leur a donné de l'intellectuelle. Rachilde ou Gyp règnent sur le milieu littéraire du début du siècle et s'habillent en homme (malgré l'interdiction du port du pantalon pour les femmes sans autorisation de la préfecture, interdiction qui n'a été levée qu'en 2013 !). Elles revendiquent une certaine virilité et refusent le sentimentalisme fleur bleu qu'on associait facilement aux écrits féminins. Colette se fait connaître par ses écrits à tendance libertine dans sa série des *Claudine*, et sa vie dissolue de bisexuelle ne remet pas en question son talent, mais l'association entre femme lettrée et sexualité débridée revient régulièrement sur le devant la scène.

De Françoise Sagan à Pauline Réage, l'auteure de l'*Histoire d'O*, jusqu'aux auteures actuelles comme Catherine Millet ou Virginie Despentes, en passant par Marguerite Duras, des femmes auteures qui se sont fait connaître en affirmant une sexualité libre dont elles témoignent dans leurs œuvres sont nombreuses au XX^e siècle. Et même si elles ont écrit bien d'autres choses, la collusion entre sexualité libre et écriture féminine reste prégnante. Au milieu du siècle, Simone de Beauvoir avec *le Deuxième Sexe* produit une révolution féministe : elle affirme qu'une femme intellectuelle peut être heureuse en créant, sans avoir ni mari ni enfant, et elle revendique cette vie libre d'intellectuelle et de philosophe. Dès lors, plus de condamnation possible de l'auteure au célibat, plus d'anathème jeté sur la femme intellectuelle, puisqu'elle revendique elle-même cette position et privilège des amours libres des deux sexes.

Désormais, la capacité à accéder aux savoirs et à toutes les connaissances est reconnue. Au XX^e siècle, les femmes sont devenues savantes, médecins, scientifiques, littéraires ; les auteures sont nombreuses et accèdent à de hauts postes, même si elles ne sont pas encore à égalité avec les hommes. Marguerite Yourcenar est la première femme à accéder à l'Académie française, en 1980 ; elles sont cinq aujourd'hui sur 40 académiciens. Des femmes ont obtenu des prix prestigieux, le prix Nobel, le prix Goncourt (12 femmes depuis la création en 1903, donc en 113 ans). Mais ce n'est pas sans combat et sans recul parfois. Le combat de Marguerite Durand, de Louise Michel ou d'Hubertine Auclerc au début du XX^e siècle pour le droit de vote a mis plus de cinquante ans à aboutir. Le XX^e siècle a connu de grandes avancées pour les femmes – droit à avoir un travail, ou un compte en banque sans l'accord du mari, droit au divorce (qui fut d'abord accordé, puis annulé, puis remis), droit au congé maternité, droit à disposer de son corps, droit à la pilule et à l'avortement – mais non sans vives tensions et insultes à l'encontre des hommes et des femmes qui ont mené ces combats politiques. Simone Veil, malgré tout le respect de son statut de déportée et de ministre, s'est

ainsi vue sévèrement conspuée lors des débats sur la loi autorisant l'avortement en France. Édith Cresson a été la première femme à devenir premier ministre, mais son très court mandat (11 mois) a été ponctué de scènes misogynes à l'Assemblée, si bien que des députés de droite se sont levées pour la défendre et dire qu'elles n'avaient jamais vu tant d'acharnement et de mépris à l'égard d'une femme.

Ainsi, si lors des deux grandes vagues d'alphabétisation féminine, aux XVII^e et XIX^e siècles, on retrouve des figures semblables, précieuses et bas bleu, femmes savantes, vierge folle et bovarysme, le XX^e siècle a été, comme le XVIII^e, un siècle de progrès pour les femmes qui ont pu accéder à des fonctions nouvelles et prétendre à de plus en plus de savoir et de reconnaissance sociale. Mais non sans souffrir de nombreuses insultes et, souvent, de l'association entre accès à la culture et sexualité débridée.

Mais l'insulte n'est peut-être pas le plus grave ; elle fait au moins parler du rôle des femmes et de leurs écrits. L'oubli et l'effacement est, de longue date dans l'Histoire, une pire condamnation infligée aux femmes. Lorsqu'on trouve trace des insultes, on trouve trace des femmes. Or l'histoire a eu tendance à effacer le rôle de beaucoup de femmes célèbres en leur temps, à négliger les femmes dans les anthologies littéraires. Combien d'entre elles figurent ainsi dans le Lagarde et Michard ? Une minorité. Le travail des historiens et des critiques littéraires aujourd'hui est d'inscrire dans l'histoire littéraire ces femmes de lettres qui ont été oubliées parce qu'elles étaient femmes, de refuser l'image de la femme comme écrivain mineur, écrivant toujours avec l'aide un homme, épouse dont le travail est négligeable.

Pour cela il est important de réfléchir sur ces images dégradantes et de se méfier des stéréotypes : les jeunes lectrices s'identifiant sans réfléchir se retrouvent dans les blagues sexistes des blondes au petit cerveau incapables de lectures sérieuses ; les femmes qui parlent haut et fort sont toujours moquées comme des péronnelles ridicules ; les femmes qui prétendent au savoir sont toujours sans féminité, des femmes à lunettes, des hommes refoulés, qui veulent voler la primeur aux hommes. Ces discours qui paraissent d'un autre âge se font malheureusement toujours entendre quand des femmes prétendent aux plus hautes fonctions en ce début du XXI^e siècle. Lors du débat Hillary Clinton-Donald Trump pour la présidence des Etats-Unis en 2015-2016, on a pu entendre des attaques telles que : « Si Hillary Clinton ne peut pas satisfaire son mari, comment peut-elle penser satisfaire l'Amérique? »¹².

¹² Tweet du candidat Donald Trump, le 16/4/2015. Effacé ensuite mais resté célèbre sur la toile et repris par de nombreux journaux pour dénoncer la misogynie de Donald Trump.

Face à des femmes de pouvoir, comme Angela Merkel en Europe, les caricatures n'ont de cesse de montrer la femme autoritaire maîtresse sexuelle ou la mère nourricière en Europe.

En France également, ces images traditionnelles résistent : face à la candidature de Ségolène Royal, les caricatures ont posé le problème (comme pour Bill Clinton) du second rôle attribué à son conjoint, montrant François Hollande relégué à la cuisine en tant que première dame. Les rôles étaient inversés et c'était impossible ; ce fut finalement lui l'élu. Quand Marine le Pen est candidate à la présidence, les caricatures jouent sur le physique de la femme candidate, la dessinant en miss France de façon ridicule (l'idéal de toute femme serait-il d'être élue pour son corps ?) ou en amazone, nouvelle Jeanne d'Arc prenant le costume de l'homme dès qu'elle prétend à de hautes fonctions. Le traitement des femmes qui prétendent accéder au pouvoir ou y accèdent n'est pas le même que celui des hommes. La sexualité et le corps de la femme sont souvent mis en avant, tout comme son rôle dans le foyer ou en tant que mère. Virago, péronnelle ou bas bleu, la femme qui prétend accéder au savoir ou au pouvoir se heurte toujours à ces images d'amazone asexuée ou inversement de femme à la sexualité débridée. Doit-on les appeler des auteures, des autrices ou des autruches (comme l'a proposé la dessinatrice Florence Cestac) ? Même la féminisation du mot *auteure* peine à s'imposer. Mais les femmes intellectuelles savent en rire, et continuer à écrire, sans arrêter de défendre l'égalité des sexes, car rien n'est jamais acquis, comme l'a écrit Benoîte Groult : « A toutes celles qui vivent dans l'illusion que l'égalité est acquise et que l'histoire ne revient pas en arrière, je voudrais dire que rien n'est plus précaire que les droits des femmes. »¹³

Sandrine ARAGON

Université Sorbonne - Paris IV

Caricatures de George Sand et des bas bleu au XIX^e siècle, puis Ségolène Royal et François Hollande au XXI^e siècle

¹³ Benoîte Groult, *Ainsi soit elle*, Paris, Grasset, 2000, 4^e de couverture.



AUJOUR' HUI
JOURNAL DES RIDICULES 2^{ME} ANNÉE

15 8^{bre} 1839

CONGRÈS MASCULINO-FÉMINO-LITTÉRAIRE.

LE BAS BLEU est un être amphibie moitié femme moitié homme. Il fabrique la tartine littéraire, mais il n'est pas toujours heureux. **EN CE LOT**, d'aucuns l'accusent d'être sans **FOI**; il peut **S'EN D**-fendre sur son vieux âge, il est toujours **GAI** quand de son cerveau un sujet a **surGI**, **RARE D'** invention; il moure des vers, il ne tient pas **COMPTE DE L'AUNE-ET** se moque de la Cécume.

ON S'ABONNE à l'Administration sur Tolouse 27.

© V. Baud, archives départementales de l'Indre

À L'O.N.U., FRANÇOIS HOLLANDE
ÉVITE DE CROISER SÉGOÛÈNE ROYAL



SÉGOÛÈNE ROYAL EN TÊTE DES SONDAGES



Copyright l'Amiral Alias Bertrand Thiriet